Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

61 | 2009

Entre rection et incidence : des constructions verbales atypiques ?

Les verbes parenthétiques : un statut syntaxique atypique ?

Frédéric Gachet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1328>

DOI : 10.4000/linx.1328

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 13-29

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Frédéric Gachet, « Les verbes parenthétiques : un statut syntaxique atypique ? », *Linx* [En ligne], 61 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1328> ; DOI : 10.4000/linx.1328

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Les verbes parenthétiques : un statut syntaxique atypique ?

Frédéric Gachet

Université de Fribourg

Un demi-siècle après l'article fondateur de Urmson (1952), il y a aujourd'hui une véritable tradition des verbes parenthétiques. Celle-ci est très bien représentée dans le domaine anglo-saxon où la notion est née. En linguistique française, ces verbes ont également suscité un grand intérêt, dès l'article de Benveniste (1958) sur « la subjectivité dans le langage ». Parmi de nombreux travaux, on peut citer en particulier l'approche syntaxique originale proposée par Blanche-Benveniste (1989), sous l'appellation de « rection faible ».

Une telle tradition offre une visibilité, voire une notoriété, à la notion qui en est l'objet. La médaille a cependant son revers. Bien souvent, en effet, des idées, colportées d'un auteur à l'autre – avec les infléchissements et les déformations que cela peut provoquer – finissent par être considérées comme des acquis, sans plus de recul critique, jusqu'à gagner quasiment un statut de dogme. Les verbes parenthétiques ne semblent pas échapper à ce constat.

Le présent article souhaite confronter avec des faits attestés quelques-unes des idées les plus souvent avancées au sujet des verbes dits « parenthétiques » ou « recteurs faibles », en mettant ces derniers en perspective avec d'autres formes verbales. Il cherche, du même coup, quelques éléments de réponse à la question posée par le titre de ce volume (« *des constructions verbales atypiques ?* »), et tente notamment de comprendre si les caractéristiques sémantiques, pragmatiques et énonciatives de ces verbes justifient d'en faire un cas « à part », et de leur donner un statut syntaxique particulier¹.

¹ Il va de soi qu'un article de cette dimension ne prétend pas présenter un panorama exhaustif des idées exprimées sur les verbes parenthétiques, et qu'il ne peut en donner qu'un aperçu partiel. Son ambition se limite à discuter certaines tendances dominantes, en particulier dans le domaine français.

1. La notion de verbe parenthétique (ou de verbe recteur faible)

1.1. La notion de « verbe parenthétique » est née d'une observation faite par Urmson (1952) : certains verbes peuvent être utilisés dans deux constructions, ils peuvent être suivis d'une *que-P* ou apparaître en incise (médiante ou finale).

I suppose that your house is very old.

Your house is, I suppose, very old.

Your house is very old, I suppose.

A verb which, in the first person present, can be used, as in the example above, followed by 'that' and an indicative clause, or else can be inserted at the middle or end of the indicative sentence is a parenthetical verb. (Urmson, 1952, p. 481)

Blanche-Benveniste (1989) définit à peu près de la même manière les « verbes recteurs faibles » :

Je définirai la classe des « verbes recteurs faibles » par la double possibilité de construction qu'ils ont ; on peut les trouver en tête de la construction, suivis d'une « que-phrased » qui a les apparences d'un complément [...] ou en incise, après la séquence à apparence de complément. (Blanche-Benveniste, 1989, p. 60)

1.2. Il est assez unanimement admis que le choix de l'une ou de l'autre construction² n'a pas d'influence sur le sens, *i.e.* que *V que P* et *P, V* sont sémantiquement équivalents. Cela conduit à considérer que, dans les deux constructions, *P* véhicule l'information principale, ou est « le véritable énoncé ». Benveniste (1958) l'explique à propos de la formule *je crois que P* :

En disant *je crois (que... [le temps va changer])*, je convertis en une énonciation subjective le fait asserté impersonnellement, à savoir *le temps va changer*, qui est la **véritable proposition**. [...] En incluant dans mon discours *je suppose, je présume*, j'implique que je prends une certaine attitude à l'égard de l'énoncé qui suit. On aura noté en effet que tous les verbes cités sont suivis de *que* et une proposition : celle-ci est le **véritable énoncé**, non la forme verbale personnelle qui la gouverne (Benveniste, 1958/1966, p. 264 ; caractères gras ajoutés)

Cependant, un tel fonctionnement n'est pas réservé aux seuls parenthétiques. D'autres verbes peuvent construire une *que-P* délivrant l'information principale. La *Logique* de Port-Royal, parfois évoquée comme un précurseur des idées sur les verbes parenthétiques (voir Apothéloz 2003, Schneider 2007), en fournit des exemples :

- (1) *Je soutiens que la terre est ronde* (<Arnauld & Nicole, La Logique ou l'art de penser)
- (2) *Les raisons d'astronomie nous convainquent que le soleil est beaucoup plus grand que la terre* (<Arnauld & Nicole, La Logique ou l'art de penser)

Il paraît raisonnable de suivre les auteurs de la *Logique* lorsqu'ils affirment, à propos de ces deux énoncés, que la « première partie n'est que l'appui de l'affirmation » et que

² Dans cet article, je symbolise ces deux constructions par '*V que P*' et '*P, V*' ; *V* représente le verbe parenthétique et *P* la proposition qui suit le *que* ou à laquelle s'adjoint l'incise.

c'est bien la *que-P* qui constitue « la proposition principale »³. On peut d'ailleurs souscrire à la même analyse pour de nombreux autres énoncés, en particulier pour certaines tournures qui émaillent les productions scientifiques, ou pseudo-scientifiques :

- (3) Il est intéressant de remarquer *que ce travail n'est pas très évident lorsque il n'est pas encadré, orienté dans la réflexion*. (www.bde.enseiht.fr/clubs/determinisme/debat.html)

Dans cet énoncé (comme dans d'autres formulations du même genre : *soulignons que, il faut signaler que, à noter que*, etc.), c'est bien la *que-P* qui fournit l'essentiel de l'information délivrée, et la principale syntaxique ne se justifie que pour situer argumentativement cette information, quand il ne s'agit pas d'un simple tic d'écriture. Visiblement, les verbes dits parenthétiques ne sont pas les seuls à pouvoir construire une *que-P* contenant l'essentiel de l'information transmise par l'énoncé. Il serait donc peu légitime de s'appuyer sur cette propriété pour fonder une classe de verbes au statut particulier, ou alors il faudrait y intégrer un grand nombre de verbes non parenthétiques.

1.3. En corollaire au fait que *P* véhicule l'information principale, le verbe parenthétique est doté d'une fonction accessoire : il modalise ou mitige *P*, c'est-à-dire qu'il abaisse sa valeur de vérité, ou limite la validation que lui accorde le locuteur. Benveniste l'explique à propos de l'énoncé *je crois que le temps va changer* :

Est-ce que je me décris croyant quand je dis *je crois (que...)*? Sûrement non. L'opération de pensée n'est nullement l'objet de l'énoncé ; *je crois (que...)* équivaut à une **assertion mitigée**. En disant *je crois (que...)*, je convertis en une énonciation subjective le fait asserté impersonnellement, à savoir *le temps va changer*, qui est la véritable proposition. (Benveniste, 1958/1966, p. 264)

Dans la description des verbes parenthétiques, cette fonction mitigeante est centrale. Elle est notamment présente dans le titre de la monographie que Schneider (2007) leur a consacrée (*Reduced Parenthetical Clauses as Mitigators*). Elle est également au premier plan de la notion de recteur faible proposée par Blanche-Benveniste et Willems :

Comme si l'énoncé simple véhiculait une assertion trop forte, **nos verbes ont pour fonction de l'atténuer en limitant la validation**. Cette validation atténuée implique une forme de 'prise en charge' par le locuteur. (Willems & Blanche-Benveniste 2010)

Pourtant, parmi les verbes qui permettent les deux constructions, on ne rencontre pas uniquement des verbes à valeur mitigeante. Les verbes introducteurs de discours indirect⁴ cumulent la faculté de construire une *que-P* et la possibilité de se trouver en incise (incise dite de discours indirect ou de discours indirect libre) :

- (4) **Elle dit que** la poubelle est lourde, trop lourde pour ses forces. (Marguerite Duras, Cahiers de la guerre et autres textes, 2006 <Frantext>)

³ Le terme *proposition* est entendu ici au sens de la logique, et non de la syntaxe.

⁴ Les verbes de discours rapportés sont parfois englobés dans les *verbes parenthétiques* ; voir entre autres de Cornulier (1978)

- (5) *La poubelle est lourde, **dit-elle/elle dit**, trop lourde pour ses forces. (exemple modifié)*
- (6) *On lui demandait de faire un effort. Elle ne comprenait pas pourquoi, **disait-elle**. (Marguerite Duras, Le ravissement de Lol V. Stein, 1964 <Frantext>)*
- (7) *On lui demandait de faire un effort. **Elle disait** qu'elle ne comprenait pas pourquoi. (exemple modifié)*
- (8) ***Je lui dis que** si elle tombe malade elle sera bien avancée. (Marguerite Duras, Cahiers de la guerre et autres textes, 2006 <Frantext>)*
- (9) *si elle tombe malade elle sera bien avancée, **lui dis-je/je lui dis**. (exemple modifié)*

D'autres verbes, comme *voir*, *remarquer*, *sentir*, *se rendre compte*... ont également la capacité de se placer devant une *que*-P ou dans une incise :

- (10) *Quand vous m'avez montré un stérilet, **j'ai vu que** c'était minuscule. (Martin Winckler, La maladie de Sachs, 1998 <Frantext>)*
- (11) *tu as déjà salé l'eau des pâtes **j'ai vu** (oral, 26 juillet 2009)*
- (12) *Vous avez parlé ensemble, **j'ai vu**. Des Indes ? (Marguerite Duras, Le Vice-Consul, 1965 <Frantext>)*
- (13) *Pertin se pencha sur le corps de Serge.
- Merde ! C'est ton copain, le pédé ! Il est mort.
- **J'ai vu**. (Jean-Claude Izzo, Chourmo, 1996 <Frantext>)*
- (14) *On s'en doutait, **remarquez**. On n'est pas myope. (Hervé Bazin, Cri de la chouette, 1972 <Frantext>)*
- (15) ***Remarquez que** je n'étais pas absent, je communiquais avec Paris jour par jour, heure par heure. (Charles de Gaulle, Discours et messages, 1970 <Frantext>)*
- (16) *Je suis mal parti, **je sens**. (Alphonse Boudard, La Cerise, 1963 <Frantext>)*
- (17) ***Je sens que** c'est fini. (Christine Angot, Rendez-vous, 2006 <Frantext>)*
- (18) *Ça l'intéresse vif, **je me rends compte**. (Alphonse Boudard, La Cerise, 1963 <Frantext>)*
- (19) *Oh ! **Je me rends compte que** je suis profondément ridicule. (Henry Bernstein, Le Secret, 1913 <Frantext>)*
- (20) *- T'aimes les putes, **j'ai appris**. Ça plaît pas trop, ça. Les flics qui vont aux putes. On te l'a fait savoir. Point. (Jean-Claude Izzo, Total Khéops, 1995 <Frantext>)*
- (21) *C'est avec joie que **j'ai appris que** l'on étudie l'association d'Israël au Marché commun. (Pierre Mendès-France, Œuvres complètes, 1987 <Frantext>)*
- (22) *Je vous dérange pas, **j'espère**, dis-je en m'approchant, un peu contrarié. [Jean-Claude Izzo, Total Khéops, 1995 <Frantext>]*
- (23) *Je crois que j'ai vu tout ce que je devais voir et **j'espère que** vous allez crever tous les deux. (Sophie Calle, Douleur exquise, 2003 <Frantext>)*

Manifestement, la fonction de ces formes verbales ne se réduit pas à mitiger l'assertion qu'elles accompagnent. Les verbes considérés habituellement comme parenthétiques, ou recteurs faibles, ne forment donc qu'un sous-ensemble au sein des verbes permettant la double construction. Si l'on tient malgré tout à englober la totalité des

verbes à double construction dans les parenthétiques, il faut renoncer à caractériser ceux-ci par leur fonction mitigatrice⁵.

1.4. La fonction mitigatrice attribuée aux verbes parenthétiques est généralement réservée à la première personne du présent de l'indicatif⁶. Benveniste le montrait *supra* (§1.3) en décrivant la fonction mitigatrice du verbe *croire* dans *je crois que le temps va changer*. Conjugué à une autre personne (*il croit que le temps va changer*) ou à un autre temps (*je croyais que le temps allait changer*), le même verbe ne peut pas être interprété comme mitigant l'assertion *P*. Recanati (1984, p. 321) dit à ce propos que « l'asymétrie est entre l'emploi descriptif du verbe et son emploi non-descriptif à la première personne du présent. » Blanche-Benveniste (1989) développe la même idée :

Un verbe comme « je crois bien », dans son emploi de recteur faible, est bloqué sur la personne « je ». **« Je crois bien qu'il pleut » n'a pas pour équivalent : « tu crois bien qu'il pleut », ni « il croit bien qu'il pleut ».** « Croire » est ici restreint à la fois dans sa modalité assertive, dans sa personne et dans son pouvoir rectionnel. (Blanche-Benveniste, 1989, p. 66)

Elle poursuit en faisant remarquer que l'emploi parenthétique non-descriptif va de pair avec un changement de sens du verbe :

L'affaiblissement du sens, qui est très perceptible entre le sens de « accorder sa croyance » et « avoir l'impression que », est solidaire de ces blocages. (Blanche-Benveniste, 1989, p. 66)

La comparaison de deux énoncés illustre cette idée :

- Avec *je crois qu'il va pleuvoir*, le sens faible du verbe *croire* (*avoir l'impression*) est associé à un emploi mitigateur ; cet énoncé « asserte prudemment » qu'il va pleuvoir, selon l'expression de Recanati (1984). Il s'agit par conséquent du verbe parenthétique, ou recteur faible.
- Avec *je crois qu'il est innocent*, au contraire, le verbe *croire* est pris dans son sens fort (*avoir la conviction, accorder sa croyance*), ce qui va de pair avec un emploi descriptif : exprimer sa croyance en l'innocence d'un prévenu n'équivaut pas à mitiger l'affirmation de cette innocence. On est donc en présence du verbe fort, et non du parenthétique.

La solidarité entre les deux oppositions *sens fort / sens faible* et *emploi descriptif / emploi mitigant* pose pourtant un problème de description, mis en évidence par l'énoncé *il croit qu'il va pleuvoir*. Celui-ci se prête sans difficulté à une interprétation exploitant le sens faible du verbe *croire* (*il a l'impression qu'il va pleuvoir*) plutôt que son sens fort (*il en a la conviction*). En revanche, comme il est conjugué à la troisième personne, on ne peut pas l'interpréter comme la simple mitigation de *il va pleuvoir*, et son emploi dans l'énoncé est indiscutablement descriptif. Cette combinaison de l'emploi descriptif et du sens faible fait apparaître un vide théorique : est-on en présence du verbe faible ou du verbe fort ?

⁵ Urmson, en n'attribuant pas la fonction mitigatrice à tous les parenthétiques, se montrait, à cet égard, plus prudent que beaucoup de ses successeurs : « the whole point of **some** parenthetical verbs is to modify or to weaken the claim to truth which could be implied by a simple assertion *p* » (Urmson, 1952, p. 484).

⁶ Sauf pour les constructions impersonnelles comme *il paraît, il me semble, on dirait*, etc.

On voit que la description de ces formes verbales et la notion même de verbe parenthétique ne sont pas exemptes de problèmes. Ces derniers sont encore plus aigus lorsque l'on aborde la syntaxe.

2. La discordance entre syntaxe et sémantique

Dans la construction *V que P*, le fait que *P* soit le véritable énoncé et *V* un simple mitigeur est ressenti comme une *discordance* entre sémantique et syntaxe. La plupart des auteurs semblent en effet peu enclins à admettre qu'un verbe ayant sémantiquement le rôle de mitiger la *que-P* puisse la régir syntaxiquement. À ce sujet, Larrivée (2002) parle d'une « asymétrie entre syntaxe et sémantique » (p. 68) ou encore d'une « asymétrie apparente entre syntaxe et interprétation » (p. 71), Apothéloz mentionne un « décalage [...] entre la construction apparente telle que la manifeste le donné morpho-syntaxique, et son fonctionnement sémantique et discursif » (2003, p. 249). Blanche-Benveniste & Willems (2007) expriment la même idée :

Sur le plan syntaxique, le phénomène a surtout donné lieu à des analyses en termes d'opposition entre structures de surface et structures profondes et renversement du statut informationnel : ce qui semble être subordonné véhiculerait en fait l'information principale ; ce qui semble être principal ne serait en réalité qu'une modalité adjointe. (Blanche-Benveniste & Willems, 2007, p. 227)

La mention d'une « opposition entre structures de surface et structures profondes » et l'emploi de l'adjectif « apparente » dans les citations d'Apothéloz et de Larrivée laissent entendre qu'une description syntaxique moins superficielle serait capable de « réconcilier » les deux niveaux d'analyse. De fait, les travaux consacrés à ces verbes proposent souvent des descriptions visant à rétablir une concordance entre syntaxe et sémantique, en faisant de *V que P* et *P, V* des constructions syntaxiquement équivalentes. Ces tentatives s'appuient sur l'idée que les verbes parenthétiques ont un comportement différent des autres verbes constructeurs de *que-P*, justifiant de ne pas les considérer comme pleinement recteurs. Voici quelques-unes des observations utilisées pour argumenter en faveur de ce statut particulier des verbes parenthétiques.

2.1. Argument sur l'enchaînement

Un premier argument consiste à montrer qu'après *V que P*, on enchaîne sur *P* plutôt que sur *V* :

- (24) – *Je crois que Anne est venue hier.*
– *Ce n'est pas vrai.* (<Larrivée 2002)

Dans (24), le fait que la deuxième réplique enchaîne manifestement sur *P* et non sur *V* est mis au service de l'idée que *V* n'est pas vraiment la proposition principale. On peut objecter qu'une réplique différente permet l'enchaînement aussi bien sur *V* que sur *P* :

- (25) – *Je crois que Anne est venue hier.*
– *Moi aussi.*

La deuxième intervention de (25) peut en effet signifier *moi aussi je crois que P* ou *moi aussi je suis venu hier*. Par ailleurs, un verbe fort ne connaît pas face aux enchaînements un comportement très différent. Dans (26), comme dans (24), la deuxième intervention enchaîne bien plus vraisemblablement sur *P* que sur *V*, bien qu'il s'agisse de croire verbe fort :

- (26) – Je crois que Anne est coupable du meurtre de son père.
– Ce n'est pas vrai.

La réplique *ce n'est pas vrai* s'interprète en effet plus volontiers comme *Anne n'est pas coupable* que comme *tu ne le crois pas*. En réalité, ces phénomènes d'enchaînement semblent dépendre plutôt du contenu propositionnel des énoncés que du statut syntaxique des propositions. Une réponse évaluant une valeur de vérité (*ce n'est pas vrai, c'est vrai*) est évidemment plus appropriée pour enchaîner sur *Anne est venue* que sur *je crois*. L'allocutaire est en effet mal placé pour évaluer la vérité des sentiments ou des impressions du locuteur. En revanche, des répliques comme *moi aussi* ou *moi pas* enchaînent sans difficulté sur *je crois*.

En observant des énoncés authentiques, on se rend compte en outre qu'un énoncé peut se prêter à des enchaînements et sur *V* et sur *P* :

- (27) » - **Je pense que ce serait drôle...**
» - **N'est-ce pas ?...** Eh bien, **moi aussi**, mon enfant. (Alexandre Dumas père, Le Capitaine Pamphile, 1839 <Frantext>)

Dans (27), *n'est-ce pas* enchaîne sur *ce serait drôle*, et *moi aussi* sur *je pense*. Si l'enchaînement était un critère permettant de déterminer quelle partie de l'énoncé est syntaxiquement la principale, cet exemple poserait un problème insoluble... On peut donc admettre, semble-t-il, que les tests d'enchaînement ne donnent pas d'indices probants pour identifier une proposition principale.

2.2. Argument sur l'enchâssement

Un autre argument est tiré de l'observation de structures enchâssées, à l'exemple de (28) :

- (28) la fille que je crois qu'il a rencontrée ce matin est une nouvelle collègue.
qui croyez-vous que j'ai vu ?
à qui crois-tu que je parle ? (<Larrivée 2002⁷>)

Dans ces trois énoncés, un pronom relatif ou interrogatif, que le verbe de la *que-P* régit « par-dessus » une séquence *V que*, suggère que celle-ci doit plutôt être apparentée à une sorte de parenthèse qu'à un verbe recteur. Pourtant, si de telles constructions utilisent fréquemment les verbes dits parenthétiques, elles peuvent aussi être pratiquées avec des verbes pour lesquels le statut de recteur de la *que-P* ne fait pas de doute :

⁷ Il faut préciser que Larrivée présente cet argument, tout comme le précédent, à l'occasion d'une recension d'idées concernant les parenthétiques, mais qu'il réfute les conclusions pour lesquelles il est utilisé.

- (29) *La confession, par exemple : à qui voulez-vous que ça profite ?* (André Malraux, *Le Règne du malin*, 1976 <Frantext>)
- (30) *R. B. fait exactement ce qu'il dit que Michelet fait.* (Roland Barthes par Roland Barthes, 1975 <Frantext>)
- (31) *je les ai cités non pour les donner en exemple, mais pour désigner la pièce que je désire que l'on lise.* (Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, 1914 <Frantext>)
- (32) *je serai exactement ce qu'elle souhaite que je sois.* (Charles du Bos, *Byron et le besoin de la fatalité*, 1929 <Frantext>)
- (33) *Juste une chose que je veux que tu saches avant de partir : c'est toi qui provoques ça, avec ton comportement.* (Christine Angot, *Rendez-vous*, 2006 <Frantext>)

Ces enchâssements ne paraissent donc pas aptes à discriminer deux statuts syntaxiques différents pour les verbes constructeurs de *que*-P.

2.3. Argument sur la transparence à la négation

La transparence à la négation, aussi nommée « montée de la négation », est une autre particularité fréquemment évoquée à propos des verbes parenthétiques. Hooper (1975) oppose sur ce critère les « weak assertive verbs » aux « strong assertive verbs » ; elle remarque que si *il ne dit pas que P* n'est pas équivalent à *il dit que non-P*, en revanche les deux énoncés suivants ont le même sens, ce qui l'incite à classer *I think* dans les « weak assertive verbs » :

- (34) *I think these living conditions are not suitable.*
I don't think these living conditions are suitable. (<Hooper, 1975, p. 105)

En ce qui concerne le français, on peut aussi admettre que les deux énoncés de (35) sont *grosso modo* équivalents sémantiquement, et que la différence qu'on peut percevoir ne relève que d'une nuance ténue :

- (35) *je pense qu'il ne pleuvra pas.* *vs* *je ne pense pas qu'il pleuvra.*

Pourtant, avec *je prétends* et *je suppose*, généralement considérés comme parenthétiques, la différence de sens semble déjà plus importante, et l'équivalence entre les deux énoncés moins convaincante :

- (36) *je prétends qu'il ne pleuvra pas.* *vs* *je ne prétends pas qu'il pleuvra.*
je suppose qu'il ne pleuvra pas. *vs* *je ne suppose pas qu'il pleuvra.*

En outre, les exemples suivants, construits avec des verbes forts, incitent à se demander si le déplacement de la négation provoque nécessairement une différence de sens plus importante que dans les énoncés mettant en jeu des parenthétiques :

- (37) *je crois que Dieu n'existe pas.* *vs* *je ne crois pas que Dieu existe.*
il croit que Dieu n'existe pas. *vs* *il ne croit pas que Dieu existe.*
je considère que Dieu n'existe pas. *vs* *je ne considère pas que Dieu existe.*
je croyais qu'il n'allait pas pleuvoir. *vs* *je ne croyais pas qu'il allait pleuvoir.*
je veux que tu ne viennes pas. *vs* *je ne veux pas que tu viennes.*

Quelle que soit la réponse qu'on choisit de donner, il semble qu'elle se calcule en fonction du sémantisme de chaque verbe, et non en fonction de son appartenance à une classe syntaxique. Ainsi la montée de la négation ne paraît pas un moyen apte à différencier le fonctionnement syntaxique des verbes parenthétiques et des autres verbes.

2.4. Argument sur la transparence à l'interrogation

Il en va certainement de même pour la transparence à l'interrogation. À ce sujet, Apothéloz (2003) a proposé une démonstration que je lui emprunte, en la résumant. Les deux énoncés de (38) sont destinés à montrer que les parenthétiques sont transparents à l'interrogation :

- (38) *Pourquoi crois-tu qu'il s'est enfui ?*
Pourquoi considères-tu qu'il s'est enfui ? (<Apothéloz 2003)

Ces énoncés se distinguent entre eux par le fait que, s'ils permettent tous deux l'interprétation *pourquoi le penses-tu*, seul le premier se prête à l'interprétation *pourquoi s'est-il enfui*. Cette dernière atteste de la transparence du parenthétique *croire* à l'interrogation.

Apothéloz met en doute cette argumentation au moyen des énoncés suivants :

- (39) *Pourquoi crois-tu qu'il est 8 heures ?*
Comment considères-tu qu'il s'est enfui ? (<Apothéloz 2003)

Dans le premier énoncé, bien qu'il s'agisse de l'emploi parenthétique de *croire*, l'interprétation *pourquoi est-il 8 heures* est bien improbable. Le verbe parenthétique n'est donc pas transparent. Le deuxième énoncé de (39) montre en outre qu'un verbe non parenthétique peut se prêter à une interprétation *transparente* : nonobstant le verbe fort, la question porte sur le fait qu'il s'est enfui (*comment s'est-il enfui ?*). Apothéloz ajoute : « le complément représenté par *comment* est obligatoirement régi par le verbe de la complétive, sans pour autant qu'on puisse en inférer que *considérer* a dans cet exemple un statut de recteur faible. » Ici aussi, la transparence semble dépendre des contenus propositionnels en jeu plutôt que des propriétés syntaxiques des verbes.

Les arguments évoqués ci-dessus ne semblent pas de nature à accréditer l'idée d'un comportement particulier réservé aux verbes parenthétiques. C'est cependant sur de telles observations que reposent les descriptions syntaxiques mentionnées *infra*.

3. Les descriptions syntaxiques

3.1. 'V que P' analysé selon 'P, V'

Dans l'idée d'unifier syntaxiquement les deux constructions caractéristiques des verbes parenthétiques, plusieurs descriptions attribuent au verbe initial de *V que P* la même fonction syntaxique qu'à l'incise de *P, V*. Les incises étant syntaxiquement mal connues, ce choix descriptif a le désavantage d'être peu éclairant... et l'avantage de permettre une certaine latitude de description. Ainsi, *V que* est doté d'une fonction

syntactique compatible avec le caractère accessoire ou subsidiaire généralement attribué aux incises, et reçoit un statut de constituant secondaire. Par exemple, Bolinger (1968) parle d'adverbialisation, Thompson & Mulac (1991) proposent la notion d'adverbe épistémique, et Andersen (1997) opte pour celle de subordonnée⁸.

Ces descriptions ne sont guère convaincantes. Face à l'analyse faisant de *V que* un adverbe, on se demande, avec Blanche-Benveniste & Willems (2007), « quelle différence de comportement pourrait justifier un changement de catégorie grammaticale ». Quant à la conception qui voit dans *V que* une subordonnée, elle ne paraît pas beaucoup plus tenable. Larrivée (2002) la conteste pour deux raisons : premièrement elle suppose que *je crois que* formerait un seul bloc remplissant une fonction, or ce bloc peut difficilement être un constituant (le *que* appartient plutôt à ce qui suit) ; deuxièmement c'est plutôt la *que-P* qui revêt les apparences d'une subordonnée (elle est introduite par le complémenteur *que*, elle ne peut être ni à l'impératif ni à l'interrogatif, privilège réservé aux indépendantes et aux principales). Il ne me paraît pas nécessaire, dans les limites de cet article, de m'étendre plus en détail sur ce type d'hypothèses.

3.2. *P, V analysé selon 'V que P' ; la rection faible*

3.2.1. À l'inverse des descriptions évoquées *supra*, une autre option consiste à donner à *P, V* une description syntaxique conforme à celle de *V que P*. Dans cette optique, la « rection faible », initiée par Blanche-Benveniste (1989) et développée ensuite dans Blanche-Benveniste & Willems (2007), puis dans Willems & Blanche-Benveniste (2010), constitue une proposition originale et digne d'intérêt. Pour ces auteurs, dans *P, V* comme dans *V que P*, le verbe *V* régit *P*, mais de manière affaiblie. L'approche syntaxique élaborée par Blanche-Benveniste et les chercheurs d'Aix-en-Provence offre un cadre théorique propice à unifier différentes constructions sous la bannière d'une seule relation syntaxique. Cette approche (voir Blanche-Benveniste *et al.* 1984) défend en effet l'idée que la rection verbale peut se réaliser dans divers « dispositifs » (direct, binarisé, à auxiliaire *c'est*, etc.). Par exemple, *j'ai offert un livre à Pierre* et *c'est à Pierre que j'ai offert un livre* sont deux réalisations, deux linéarisations d'un même rapport de rection entre le verbe et le syntagme prépositionnel. Ainsi il n'y a pas de difficulté à considérer *P, V* et *V que P* comme deux réalisations différentes d'un même lien syntaxique : « leurs différences ne sont pas à analyser au niveau de la syntaxe des dépendances, mais au niveau des organisations macro-syntaxiques⁹ » (Blanche-Benveniste & Willems, 2007, p. 245).

Autre originalité, la notion de « rection faible » repose sur l'idée que la rection verbale connaît des degrés de spécificité variables. Ces degrés se mesurent en évaluant la « proportionnalité » de l'élément régi avec différentes formes pronominales (*quoi, ce*

⁸ Apothéloz (2003) propose la notion d'« adverboïde modal ». Cependant, il s'en sert pour décrire le rôle pragmatique plutôt que la fonction syntaxique du verbe parenthétique. Pour cette dernière, il se rallie à la position de Blanche-Benveniste décrite *infra* §3.2.1.

⁹ Il faut préciser que dès l'article de 2007, la possibilité d'une troisième construction, l'emploi disjoint, est ajoutée à la définition des recteurs faibles (ex. *L1 c'est une ville tranquille. L2 ici non non je trouve pas*). J'ajoute au passage que cet emploi disjoint n'est pas réservé aux formes verbales mitigatrices ; voir l'exemple (13).

que, ça, le, etc.) Dans le cas des verbes parenthétiques, le critère est double : la rection faible se reconnaît (i) à l'impossibilité de reprendre la *que-P* par les pronoms *le* et *ça*, indicateurs les plus spécifiques de la rection verbale, et (ii) à la possibilité de reprendre la *que-P* par *ce que* ou *qu'est-ce que*, formes moins exclusives :

L'absence de pro-forme *le* pourrait suggérer qu'il n'y a pas de relation forte de rection ni entre le verbe et la *que + V* ni entre l'énoncé et l'incise ou la disjuncte. [...] On ne peut toutefois pas parler d'absence de rection puisque, comme nous le verrons plus loin, d'autres pro-formes *ce que, qu'est-ce que* restent possibles. (Blanche-Benveniste & Willems, 2007, p. 227)

Pour les verbes parenthétiques, les auteurs mettent en doute que les pronoms *le* et *ça* puissent être proportionnels à la *que-P*. Par exemple, à propos de séquences telles que *on le dirait, il le paraît, il me le semble, j'en ai l'impression*, elles affirment : « aucune forme de pronoms n'a été attestée et celles que l'on pourrait reconstruire ne donnent pas un sens équivalent. » (Willems & Blanche-Benveniste 2010)

3.2.2. Des faits attestés semblent cependant aller à l'encontre de ces observations. Il n'est pas rare en effet de rencontrer des séquences dans lesquelles un verbe accompagné du *le* garde le même sens que dans son emploi faible. Contrairement à ce que prédisent Blanche-Benveniste & Willems, les séquences *on le dirait* et *on l'aurait dit* de (40) et (41) ne font pas référence à un hypothétique acte de dire (*on le dirait si...*) mais bien à une impression, exploitant donc le sens du verbe faible.

- (40) *Maintenant le prophétisme s'est-il dressé contre le sacerdotalisme, comme une sorte de « laïcisme » contre un « cléricisme » ? **On le dirait**, à lire maintes pages de la bible. (Julien Weill, Le Judaïsme, 1931 <Frantext>)*
- (41) *Il semblait difficile d'ajouter de la beauté à Gênes, et cependant cela est en train de se faire. On pouvait redouter de la gâter en la « modernisant », et **on l'aurait dit** en voyant les premières tentatives - mais à présent on s'aperçoit que la percée de grandes places, l'introduction des arbres, et la construction de très hautes maisons n'a rien qui choque auprès des rues profondes de l'ancien centre de la ville. (Valéry Larbaud, Journal, 1935 <Frantext>)*

De même, on trouve des occurrences de *il me le semble* ou de *il le paraît* dans lesquelles le pronom *le* reprend un contenu qui pourrait être exprimé dans une *que-P*, précédée du verbe faible (*il me semble que tout s'enchaîne, que tout s'explique ; il paraît que ces mesures n'ont pas été appliquées avec rigueur*) :

- (42) *Tout s'enchaîne, tout s'explique - ou du moins, **il me le semble**. (Raymond Queneau pseud. Sally Mara, Les Œuvres complètes de Sally Mara, 1962 <Frantext>)*
- (43) *Il est interdit aussi aux Italiens de pratiquer des métiers jugés humiliants, comme celui de cireurs, ou bien aux chauffeurs de taxis italiens de transporter des Ethiopiens. Même si, comme **il le paraît**, ces mesures n'ont pas été appliquées avec rigueur, le peuple italien étant réfractaire, à ces pratiques leur proclamation ne manque pas de choquer profondément les Africains. (Jacques Frémeaux, Les empires coloniaux dans le processus de mondialisation, 2002 <Frantext>)*

Dans ces exemples, les deux verbes prennent le sens faible, qu'on peut paraphraser approximativement par *avoir l'impression*. L'expression *il le paraît*, en particulier, ne fait nullement référence à une apparence, mais bien à un on-dit, ce qui est conforme à l'emploi parenthétique du verbe (*cf. il paraît que P ou P, paraît-il*).

Le cas des verbes *croire*, *penser* est plus délicat. Bien entendu, les séquences *je le crois* et *je le pense* sont très bien attestées, mais la proximité entre le « sens fort » et le « sens faible » de ces verbes permet difficilement de décider, même en contexte, auquel des deux on a affaire. Les occurrences de ces séquences ne sont donc guère en mesure de servir de pièces à conviction, car on pourra toujours objecter que la présence du *le* témoigne de l'emploi fort du verbe. Cependant, lorsque des séquences comme *je le crois* ou *je pense ça* suivent immédiatement un *je crois* ou un *je pense* en incise, il y a tout lieu de penser qu'on est en présence du verbe faible. Il serait difficile en tout cas de soutenir que le verbe change de sens d'une occurrence à l'autre. Voici deux exemples qui illustrent cette situation :

- (44) « Ah ! Il faut vendre, **je crois**. » Un grand silence se faisait. Nous ne pouvions pas le laisser prendre seul la décision la plus pénible de la longue carrière de la famille.
« **Je le crois aussi** », disait Pierre. (Jean d'Ormesson, Au plaisir de Dieu, 1974 <Frantext>)
- (45) *il avait des avions au-dessus **je pense** - moi **je pense ça** hein - mon mari n'a pas eu ça* (CTFP 32, 1'27'')

Avec le verbe *trouver*, la question se pose un peu différemment. Blanche-Benveniste & Willems (2007) attribuent à l'emploi fort de ce verbe le sens d'*inventer*, *découvrir*, et à son emploi faible celui d'*avoir l'impression*. Le sens *estimer*, *évaluer* n'est pas mentionné, et on ne peut pas savoir si elles l'affectent au verbe faible ou au verbe fort. Il est cependant légitime de penser que ce sens évaluatif est compatible avec le verbe faible, puisqu'il est fréquemment présent dans les incises en *je trouve*¹⁰ :

- (46) *c'est plus intéressant d'enseigner au lycée **je trouve*** (31afb1lg_15894 <PFC>)
- (47) *Tu n'as pas mis un très joli maillot, il est trop décolleté, **je trouve**, et ce vert, c'est horrible.* (Geneviève Brisac, Week-end de chasse à la mère, 1996 <Frantext>)

Or, la séquence *je le trouve* est fréquemment utilisée avec ce même sens :

- (48) *Comme il a l'air noble et bon ! dit Consuelo, voulant gagner le cœur de la chanoinesse par l'endroit le plus sensible.*
- Vous trouvez ? dit Amélie, la transperçant de son regard espiègle et moqueur.
- Oui, **je le trouve**, répondit Consuelo avec fermeté, et je vous l'ai dit hier soir, signora ; jamais visage humain ne m'a inspiré plus de respect. (George Sand, Consuelo, 1843 <Frantext>)
- (49) *Nous avons fait la connaissance de Mme Legras, dit Adrienne qui ne put s'empêcher de parler de sa nouvelle amie, comme pour lutter contre la tristesse, l'ennui qui pesaient dans cette pièce. Elle enleva son chapeau, ses gants que la pluie collait à ses mains et les posa sur le guéridon.*
- Oui, fit le vieillard en se tournant vers elle. Prétentieuse, hein ? Adrienne devint rouge.
- Parce qu'elle est bien habillée ? Je ne trouve pas.

¹⁰ Ce sens était d'ailleurs attribué par Blanche-Benveniste (1989) au verbe faible. Si l'on voulait pourtant considérer que le sens évaluatif (*estimer*) est celui du verbe fort, et que le sens faible de *trouver* se limite à *avoir l'impression*, on irait au devant de difficultés. En effet, si le contenu sémantique des verbes faibles se réduisait à un seul sens mitigateur commun (paraphrasable en *avoir l'impression*), on ne pourrait pas rendre compte du fait que les différents verbes faibles opèrent des « sélections spécifiques » (Blanche-Benveniste & Willems, 2007, p. 241). Ce sont les sens différents des verbes parenthétiques qui expliquent qu'ils ne soient pas interchangeables, et qu'on ne peut pas, par exemple, remplacer *je crois* par *je trouve* dans *je crois qu'il a été fait au XVII^e siècle*.

- Possible, répondit-il, vexé qu'elle ne fût pas de son avis, mais **je le trouve**, moi. (Julien Green, Adrienne Mesurat, 1927 <Frantext>)

On peut d'ailleurs observer que, dans ces exemples, la formule *je le trouve* sert de réplique à une occurrence du verbe faible, et qu'elle est « proportionnelle » à *je trouve qu'il a l'air noble et bon* ou à *je trouve qu'elle est prétentieuse*.

3.2.3. Les exemples précédents montrent donc que, contrairement à ce que prévoit la notion de rection faible, il y a bien pour ces verbes une proportionnalité possible entre la *que-P* et le pronom *le*. Tout compte fait, la reprise pronominale ne paraît pas un étalon suffisamment solide pour définir une classe de verbes recteurs faibles, puisque de nombreuses attestations semblent contredire les intuitions sur lesquelles elle est construite. On peut même douter que la reprise pronominale soit apte à mesurer un degré de rection verbale. Les possibilités de reprise s'expliquent probablement mieux par le format cognitif et le fonctionnement des différents pronoms que par des propriétés syntaxiques du verbe. Il serait nécessaire de comprendre d'abord de quelle manière le fonctionnement des pronoms et la capacité rectionnelle du verbe peuvent être corrélés, avant de faire de l'un un signe indicateur de l'autre.

4. Synthèse et conclusion

4.1. La présente étude conduit à constater que plusieurs des hypothèses formulées à propos des verbes parenthétiques reposent sur des prémisses fragiles.

4.1.1. Comme on l'a vu au §1.4, l'opposition entre l'emploi mitigateur et l'emploi descriptif du verbe parenthétique est problématique. Il semble plus raisonnable de penser qu'au lieu de se substituer à l'emploi descriptif, la fonction mitigatrice s'y superpose. Dire *je crois que P*, c'est soumettre l'assertion *P* à l'impression subjective du locuteur ; de là découle l'effet modalisateur, mitigateur. Celui-ci a pu se ritualiser sans que disparaisse pour autant le sens particulier de chaque verbe. Cela explique que les verbes parenthétiques ne soient pas interchangeables (voir la note 10). Si ces verbes ne gardaient qu'une valeur mitigatrice excluant toute fonction descriptive, ils entreraient tous dans les mêmes contextes. Les manières différentes qu'ils ont de mitiger les énoncés résultent sans doute de la valeur descriptive liée à leur sens¹¹.

4.1.2. Les arguments visant à montrer que *V* ne peut pas régir la *que-P* qui le suit semblent aussi devoir être remis en question (voir §3). En effet, les observations sur lesquelles ils se basent s'appliquent souvent de la même manière à des verbes

¹¹ D'autres que moi (voir notamment à ce sujet Schneider, 2007, p. 98) ont déjà signalé que des formulations comme *il est certain que P* sont moins fortement assertives que la simple énonciation de *P*. *Il est certain* a donc sur *P* un effet mitigateur. Si on l'admet, il faut accepter également l'idée que des verbes forts peuvent affaiblir la validation de la *que-P* qu'ils introduisent. En effet, l'énoncé *je crois qu'il est innocent*, même en interprétant *croire* au sens fort, est moins absolu, moins fortement assertif que *il est innocent*, du fait que l'assertion est soumise à la conviction forcément subjective et faillible du locuteur. Les verbes forts peuvent donc être mitigateurs. Cela affermit l'idée que la fonction mitigatrice ne se substitue pas à la valeur lexicale, et n'est pas incompatible avec l'emploi descriptif du verbe.

réputés non-parenthétiques, ce qui interdit de les utiliser comme indicateurs d'un statut particulier du verbe.

4.1.3. Il faudrait également reconsidérer l'idée selon laquelle la description syntaxique d'une construction devrait s'adapter à sa structure sémantique ou informationnelle (voir §§ 2 et 3). La volonté de rassembler *V que P* et *P, V* dans une description syntaxique identique est probablement la conséquence d'une conception qui fait de la syntaxe un reflet de structures sémantiques. Dans cette perspective, ce qui est « principal » sémantiquement doit l'être aussi syntaxiquement¹². Cette idée est vraisemblablement due au caractère métaphorique du vocabulaire syntaxique. À mon avis, il ne va nullement de soi qu'une proposition syntaxiquement principale doive véhiculer l'essentiel de l'information. Unifier la syntaxe de *V que P* et *P, V* (*je crois que P* et *P, je crois*) paraît donc inutile. Il semble plus raisonnable au contraire de considérer que dans la première construction *V* est le verbe principal régissant – fortement ! – la *que-P*, et que dans la deuxième il s'agit d'une incise, dont le statut syntaxique reste encore à élucider...

4.2. Dans cette optique, les verbes dits parenthétiques s'intègrent dans un ensemble plus grand de verbes à double construction (v. §1.3). En outre, ils forment avec les verbes de discours rapporté un sous-ensemble particulier. Ces deux groupes de verbes partagent en effet – et depuis longtemps, semble-t-il – plusieurs caractéristiques distributionnelles. En ancien et en moyen français, ils sont présents dans des incises en *ce* :

- (50) *Maistre Jacques Colin luy va monstrier le roy, lequel d'aventure estoit à une fenestre à deviser. «Voicy doncq, **ce dit-il**, celui-là que vous cherchez.»* (Les Nouvelles récréations et joyeux devis de feu Bonaventure des Périers, 1558 <Frantext>)
- (51) *Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens. J'en ay, **ce crois-je**, cent divers volumes : celles de Annibale Caro me semblent les meilleures.* (Michel de Montaigne, Essais, 1592 <Frantext>)

Ils apparaissent également dans les incises inversées, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours¹³ :

- (52) *Il était un peu dérangé, **crois-je**, ainsi que les autres.* (Michel de Ghelderode, Pantagleize, 1934 <Frantext>)
- (53) *Une image, **me semble-t-il**, suppose l'absence de l'objet visé.* (Jean-Bertrand Pontalis, Traversée des ombres, 2003 <Frantext>)

¹² C'est à un raisonnement similaire qu'est due la notion de subordination inverse.

¹³ L'inversion dans l'incise de discours rapporté est assez connue et répandue pour que je me dispense d'en donner ici des exemples. Contrairement à ce qu'on lit parfois, il n'y a, à l'égard de l'inversion, pas de différence fondamentale entre les incises de discours rapporté et les recteurs faibles en incises. On rencontre l'inversion plutôt dans les situations « formelles » (écrit littéraire ou de presse, oral surveillé : *dit-il, crois-je, me semble-t-il*) et l'ordre canonique pour les situations spontanées (oral familier, tchats : *je crois, il dit, il me semble*). La dominance quantitative de l'inversion dans l'incise de discours rapporté est due au fait que cette dernière est présente majoritairement dans l'écrit journalistique et littéraire (genre d'ailleurs privilégié par les études sur le DR), alors qu'elle est plutôt rare dans l'oral spontané.

Enfin, les deux catégories permettent, dans certaines contrefaçons littéraires de l'oral, mais également dans l'oral authentique, les incises en *que* :

- (54) « *Suffit, **qu'il dit**, je vais me précautionner.* » (Balzac, *Le médecin de campagne*, 1833 <Frantext>)
- (55) *-tu peux m'attendre un quart d'heure, **qu'il me semble**.* (Marcel Aymé, *La Jument verte*, 1933 <Frantext>)
- (56) *il m'a même demandé **qu'elle dit** si j'étais vierge* (PFC, bgadb1lg_79760)
- (57) *une jeunesse qui est en perdition **que je trouve*** (CRFP, *pro-aux-1*, 1'53'')

Sur la foi de ces observations, on peut formuler l'hypothèse que ces deux catégories de verbes en forment en réalité une seule, à l'intérieur de laquelle les verbes peuvent présenter des caractéristiques différentes. Certains verbes, comme *croire*, *trouver*, *sembler*, ont sous certaines conditions un effet modalisant ou mitigateur, et d'autres, comme *dire*, *ajouter*, *répondre*, peuvent ajouter à la double construction un emploi introducteur de discours direct. Ces caractéristiques définissent deux sous-ensembles non disjoints. En effet certains verbes les cumulent : le verbe *penser* peut introduire le discours direct, et il connaît à la première personne du présent l'emploi mitigateur. Il est donc probable que les verbes de discours rapporté et les verbes parenthétiques mitigateurs ne constituent pas deux catégories étanches.

En attendant de pousser plus avant ces recherches, on peut conclure provisoirement que s'ils restent encore mystérieux sous bien des aspects, les verbes dits parenthétiques ou recteurs faibles ne sont pas des constructions syntaxiquement aussi atypiques qu'on a tendance à le croire, et que, nonobstant leurs propriétés mitigatrices, ils s'inscrivent régulièrement dans un paradigme de verbes à double construction.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSEN, H. L. (1997), *Propositions parenthétiques et subordination en français parlé*, Thèse de doctorat, Université de Copenhague.
- APOTHÉLOZ, D. (2003), « Grammaticalisation ou différentiel de grammaticité ? Le cas de la rection dite 'faible' », *Verbum*, n°25/3, pp. 241-262.
- ARNAULD, A. & NICOLE, P. (1683/1992), « Des propositions complexes selon l'affirmation ou la négation, et d'une espèce de ces sortes de propositions que les philosophes appellent modales » in *La logique ou l'art de penser* (5^e édition), 2^e partie, chap. 8, Paris, Gallimard, *Tel*, pp. 120-122.
- BENVENISTE, E. (1958/1966), « De la subjectivité dans le langage » in *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, chap. 21, Paris, Gallimard, *Tel*, pp. 258-266.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. *et al.* (1984), *Pronom et syntaxe. L'approche pronominale et son application au français*, Paris, SELAF.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (1989), « Constructions verbales 'en incise' et rection faible des verbes », *Recherches sur le français parlé*, n°9, pp. 53-73.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. & WILLEMS, D. (2007), « Un nouveau regard sur les verbes faibles », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, n°102/1, pp. 217-254.
- BOLINGER, D. (1968), « Postposed main phrases: an English rule for the romance subjunctive », *Canadian journal of linguistics*, n°14, pp. 3-30.
- BORILLO, A. (1982), « Deux aspects de la modalisation assertive: croire et savoir », *Langages*, n°67 (*La signalisation du discours*), pp. 33-53.
- DE CORNULIER, B. (2004), « Sur la valeur de l'incise' et sa postposition : Signe mimique et 'style indirect libre' », in Leclère, C. *et al.*, *Syntaxe, Lexique et Lexique-Grammaire*, Volume dédié à Maurice Gross. *Linguisticae Investigationes Supplementa*, n°24, pp. 105-111.
- DE CORNULIER, B. (1978), « L'incise, la classe des verbes parenthétiques et le signe mimique », *Cahiers de linguistique*, n°8, Montréal, Presses de l'Université du Québec, pp. 53-95.
- GACHET, F. (à par.), « L'incise de discours rapporté : une principale d'arrière-plan ? », in Defrancq, B. *et al.* (éds), *Actes du colloque Discours et Grammaire 2008*, Gand (23-24 mai 2008).
- HOOPER, J. B. (1975), « On assertive predicates », in *Syntax and Semantics*, 4, ed. John P. Kimball, Academic Press, New York, San Francisco, London, pp. 91-124.
- LARRIVÉE, P. (2002), « Invariants sémantiques et constructions syntaxiques », *Travaux de linguistique*, n°45, pp. 67-82.
- RÉCANATI, F. (1984), « Remarques sur les verbes parenthétiques », in Attal, P. & Muller, C. (éds), *De la syntaxe à la pragmatique*, Actes du Colloque de Rennes, VIII, Amsterdam, J. Benjamins, pp. 319-352.
- SCHNEIDER, S. (2007), *Reduced Parenthetical Clauses as Mitigators. A corpus study of spoken French, Italian and Spanish*, Amsterdam, John Benjamins.

- THOMPSON, S. A. & MULAC, A. (1991, a), « A Quantitative Perspective on the Grammaticization of Epistemic Parentheticals in English » in Traugott, E. & Heine, B. (éds), *Approaches to Grammaticalization*, vol II, *Focus on Types of Grammatical markers*, Amsterdam / Philadelphia, pp. 313-329.
- THOMPSON, S. A. & MULAC, A. (1991, b), « The discourse conditions for the use of the complementizer *that* in conversational English », *Journal of Pragmatics*, n°15, pp. 237-251.
- URMSON, J. O. (1952), « Parenthetical verbs », *Mind*, n°61, pp. 480-496.
- WILLEMS, D. & BLANCHE-BENVENISTE, C. (2010), « Verbes ‘faibles’ et verbes à valeur épistémique en français parlé : il me semble, il paraît, j’ai l’impression, on dirait, je dirais », in Iliescu, M. et al. (éds), *Actes du XXV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Innsbruck, septembre 2007*, Tome IV, De Gruyter, pp. 565-579.